LA PAGE BLANCHE

n°54
Octobre 2020

La page blanche
n°54
Octobre 2020

p3 Simple poème
Marco Geoffroy
Charles Mangeney
Bertrand Naivin

p4 La nouvelle éducation sentimentale
IV
Constantin Pricop

p6 Poète de service
Hippolyte Dupont

p8 Moment critique
Cet épais brouillard qui fait écran
Bertrand Naivin

p10 Bureau de traduction
Valery Oisteanu
Lucienne Mc Kirdy
Xe M. Sánchez

p14 Séquences
Bertrand Naivin
Marco Geoffroy
Mykola Istyn
Sandrine Cerruti

p20 Poètes du monde
Vénus Khouri- Gatha
Enrique Banchs
Serge Pey
Edmond Jabès
René de Obaldia
Guy Viarre

p22 E-poésies
Jora Gaya
Evgue-Riek Gevamagdala
Rafaël Bill Deville
Pierre Lamarque
Alcina Ribeiro Hamdi

Illustrations de couverture :
Figure - Jean-Claude Bouchard

Simple poème

POÈME ISOLÉ II

La porte de garage entrouverte
le silence s'observe
d'un œil amoureux

    assis seul
    au hublot
    en voyage

poète
quoi qu'il arrive
quoi
qu'il écrive

Marco Geoffroy

PRISE

Vrai comme le nuage pris dans sa chair d'orage,
Raide comme le rayon à rebours aspirant au soleil,
Éclair vibrant dans la gelée chérie du regard,

Au chevet de mes décantations j'attends.

Charles Mangeney

Je suis
nous
le besoin de promenade
sans raison
sans

Je suis
nous
le verre trouble d'empreintes
la soif éclatante
et toutes ces

Je suis
nous
la révolte régulière
l'épopée domestique
le clou
décroché

Bertrand Naivin

La nouvelle éducation sentimentale

IV

par Constantin Pricop

La salle du théâtre était chaque fois pleine, au moins d'après les rapports des quelques voisins. Ce qui reste vif dans sa mémoire ce sont les dires de ceux-là concernant le comportement des „bandits" pendant le procès. Quelques uns, cyniques, ne vivaient pas du tout le dramatisme du moment, restant insouciants et avec une attitude provocante, essayant même de converser avec le public. „Je viendrai à toi et je vais te tuer" - avait dit l'un d'eux à un spectateur... Il n'avait pas retenu les condamnations. A ce moment là on donnait la peine capitale. C'est le spectacle en soi, le déroulement des évènements qui avait priorité, pas les décisions de la justice...

Dans sa mémoire, aussi, le déclic de quelques figures du mensonge, de la tromperie. Peu de temps après être entré dans la première classe. Il ne se souvient d'aucun de ses collègues. Dans une classe parallèle ils avait une institutrice âgée qui employait encore la méthode du... „moniteur". Il n'a plus jamais rencontré depuis lors quelque chose de semblable. C'était, sans doute, une méthode obsolète, qui tenait des années d'entre les deux guerres mondiales, ou depuis dieu sait quand. En deux mots, de quoi s'agissait-il ? L'institutrice se hissait dans la posture d'autorité suprême et régnait immobile à sa table. Pendant ce temps le moniteur faisait des courses dans la salle, parmi les bancs et... surveillait les uns et les autres. Je ne sais s'il n'avait pas aussi une cravache ou un autre instrument de ce genre, mais il se comportait comme s'il en avait une. Il n'avait assisté qu'une heure dans une telle classe, une classe parallèle à la sienne, avec le moniteur en action. Celui-là se pavanait parmi les autres en appliquant des corrections. Peut être qu'il appliquait des gifles aussi... Il a retenu l'attitude du moniteur. Très sûr de lui, vaniteux, avec une gueule enfarinée. Il n'avait montré aucune attention à sa collègue, mais on a dialogué quelques fois, à contre coeur, en rentrant de l'école. La famille du moniteur habitait un maison placée sur le trajet de l'école. Il m'arrivait de croiser dans la rue le moniteur et on avait commencé à échanger quelques mots. Une fois le moniteur m'avait invité dans sa maison où il détenait un appareil tv pour voir les programmes transmis depuis la capitale. Mais, même à cet âge je connaissais très bien la situation avec les postes de télévision et pour le moment, dans ce bout du monde la transmission n'était pas possible. L'autre insistait : s'il voulait il pouvait lui montrer l'appareil. Il l'a conduit dans un appartement très ordinaire, dans une chambre, et lui a montré un appareil de radio - c'était pas un problème de le reconnaître tout de suite. Et où tu vois les images? Là, il a répondu, sûr de lui et vaniteux le moniteur, en montrant l'échelle lumineuse du récepteur radio... Je savais très bien ce qu'il pouvait voir là-dedans..., le mensonge était très grossier. Je ne lui ai rien dit, j'ai tourné les talons et je suis parti. Sur cette scène s'est bâtie ensuite l'image du profiteur éhonté...

*

LE SANG DES MORTS
Essai (publié dans la revue.... le numéro....)

On essaie d'extraire de faits vécus quelques idées, quelques conclusions rationnelles et comme ça on déclenche le tourbillon. Tandis que les idées deviennent plus claires, s'articulent, la réalité devient plus inconsistante. Si on n'insiste pas sur le sens abstrait, la conception reste vague, confuse et la réalité se désigne mieux. Pour le penseur sont importantes les idées, les raisonnements... Dans le discours du philosophe le monde matériel disparaît. L'historien, le journaliste, le reporter etc. communiquent leur propension pour le réel. L'écrivain, l'auteur de „fiction" se manifeste dans une dimension extrêmement large et il atteint tantôt les idées, tantôt la pure réalité. Il passe de l'abstraction à la matérialité. En cherchant à extraire de l'amalgame des souvenirs quelques idées sur la réalité d'autrefois j'avais déclenché des rafales du passé, des franges disparates de mémoire - des incidents, images, un mélange kaléidoscopique. La confusion, la vie vécue, la nostalgie, donnent des séquences sans aucune hiérarchie - significatives et insignifiantes dans le même flux...

Dans le premier plan le mouvement, le kaléidoscope, mes fragments du passé sont inscrits dans trois plans géologiques du communisme roumain. Il faut dire qu'entre histoire et histoire personnelle se trouvent des incompatibilités insurmontables. Le communisme stalinien (brutal, goulags, des prisons, des exécutions... choses apprises tard, dans les livres, dans des confessions, des documents) s'est consumé dans le temps d'une seule saison personnelle quand on souffre de candeur – l'enfance. (Ralea, avec sa précision dans *Le phénomène roumain*, soutient que le trait dominant des roumains est leur caractère transactionnel - Il dit encore que nous n'avons pas les traits qui peuvent empêcher ce caractère transactionnel. Il nous manque donc entre autres la candeur. Si on est plein de candeur on ne peut pas faire des transactions...) Et à cet âge on ne peut être que pleins de candeur. Une candeur torture. Le sentiment avec lequel on remplit, à 5, 6 ans, les quelques cents mètres jusqu'au magasin mixt d, où on achetait le pain. Les premières années dans la décennie cinquante, dans la banlieue de la ville. Une route en terre. De la poussière. Du soleil. Pendant les jours de fête on s'en allait en groupe à la Maison du Pionnier - même si on n'était pas à cette date des pionniers. Autre monde, au centre ville : des rues pavées, des gens préoccupés. Dans la place centrale la tour construite au temps d'Etienne le Grand. Entre nous quelqu'un parle d'un conte pour les enfants... Des choses sur le monde de l'au-delà - de rares épisodes vécus à la marge de la ville avoisinant la forêt. Une longue rue qui coule autour de l'église du cimetière jusqu'à la tour d'Etienne le Grand, avec le plus important lycée de la ville. La société officielle n'avait rien de commun avec notre monde d'enfants qui végètent

à la périphérie. Nous ne savions rien de ce monde, de son importance, de la place où elle était située. Nous n'avions rien en commun avec ce monde-là. C'était un monde qui n'existait pas pour nous: c'était le motif pour lequel, quand nous arrivions , très rarement, là, en dépassant nos limites de chaque jour, notre attention devenait très vive, depuis le moment du dépassement de l'allée des châtaigniers. Quelque part à droite on pouvait voir l'école élémentaire où ma mère à été enseignante et où j'avais commencé la première classe. Plus proche de notre maison, sur l'aile gauche, on trouvait le jardin d'enfants, avec „ programme réduit". La mère, qui était à la recherche d'un emploi à été éducatrice là aussi.

Chaque jour on faisait la course pour acheter le pain. De la candeur à cette âge? La dureté avec laquelle je tenais dans la main les bons de nourriture. Ce que peut être un poing d'homme je l'ai appris à la boxe, mais de la main du garçon de 5 ou 6 ans je pense le contraire. Dans les premiers années du nouveau pouvoir communiste on ne pouvait rien acheter sans des tickets. On paye avec de l'argent, mais il faudrait avoir des tickets pour pouvoir acheter. Ces tickets étaient de mesquins rectangles de papier imprimé avec des couleurs différentes - jeunes, marrons, verts... Des petits morceaux de papier imprimés - mais nous ne savions pas encore lire encore ce qui était imprimé là... D'après les couleurs les tickets avait des valeur différentes. Ces humbles bouts de papier était précieux - sans eux on ne pouvait pas acheter grand chose. Ils étaient présents dans des feuilles plus larges et on découpait ticket après ticket... Chacun avec ses tickets mensuels. d'après sa place de travail - l'emploi, le nombre des enfants. Souvent découpés en hâte, avec des contours irréguliers.

On faisait des files d'attente pour le pain. Les enfants marquent leur place dans la file et jouent devant le magasin. Les gens du quartier attendent paisiblement autour de la route. La voiture avec du pain arrivait, les vendeurs s'agitaient, prenaient la marchandise, vendent. Sur le compteur on avait aussi des boucles de salam et des casiers avec de la marmelade emballée dans du papier ciré. Une fois un morceau de salam a bougé. Un des vendeurs s'est arrêté et à fixé le morceau de salam. Il a dit quelque chose et le monde à commencé à rire. Je prends le pain noir avec une grosse croûte et je m'en vais à la maison. Sur la route je mangeais la croûte qui était au fond du pain, celle qui avait pris contact avec le four. Je trouvais qu'elle avait un goût meilleur que la croûte brillante de dessus. Mon père m'a regardé étonné après avoir constaté que mon frère et moi avions mangé déjà une grande partie de la croûte: au moins si vous aviez mangé la croûte meilleure, d'au-dessus du pain... Dans la route vers la maison on croisait la tour/porte du cimetière. Quelques fois les clochent battent. Aux enterrements, on peut penser. Ou aux services tenus dans l'église. Une fois ou deux fois la grand mère nous à amenés au service divin de l'église. Impressionné par le décor fait pour impressionner. Pas convaincu.

Le cimetière à la marge de la ville - nous habitons dans une maison à louer au delà du cimetière. Pour arriver à la porte on traversait un pont en bois. Auprès de la tour/porte de mineurs voyous jouent au football. Quelques fois nous nous sommes mélangés à eux. Des partenaires apparus on ne sait d'où, du néant. Les mauvais garçons jouent toujours au foot... Une fois j'avais laissé à côté d'un tas de vêtements qui marquent les buts le violon avec lequel il fallait aller prendre un cours de musique. Le projet avec la musique à échoué. Au milieu des petits voyous nous avons commencé à apprendre à nous débrouiller dans la société. Dans notre société. Le violon à été conservé dans la famille, passant d'un frère à un autre. Mais aucun n'a pas appris à jouer au violon...

///Pause dans la reproduction de l'essai///

Peut-être qu'il fallait insister avec cette histoire des pères. Un épisode d'enfance et d'adolescence, un manque, une nostalgie de ce qui pouvait être mais n'a pas été, un vide dans une certaine partie de la vie, oubli, plus ou moins, plus tard, quand d'autres éléments viennent pour couvrir les couches antérieures du vivant, comme les couches de magma drainées du volcan sur les couches anciennes du même ... L'image peut être plausible, au moins pour certains cas d'insertion dans l'âge adulte, ce qui a été et ce qui a été ajouté ultérieurement... Mais c'est pas ça, toute cette image est fausse, la structure de la personnalité ne peut pas être représentée par de telles superpositions mécaniques. Rien de ce qui a manqué autrefois, surtout à un certain âge, ne peut être compensé plus tard, le vide reste là, il s'agrandit et se consolide... Peut-être le désir profond de la connaissance des origines - chacun de nous avons, chacun nous construisons dans un certain sens, chacun nous avons le plaisir de savoir d'où nous sommes venus, ou nous allons - même si ces représentations de nous sont souvent erronées, des illusions, des fantasmes, des désirs subliminaux... Ce qui évolue part d'un squelette initialement fragile et accidentel, les hommes évoluent, ils commencent à ressembler de plus en plus les uns aux autres, mais dans l'intérieur chacun conserve cette structure fragile, imprécise, un sorte de squelette fait d'un très faible fil, si différente d'un individu à un autre qu'entre eux on ne peut plus trouver la ressemblance de surface, uniformisée par l'usage social. Mais pour parler des ressemblances je peux t'offrir quelques détails qu'ont en commun ceux qui ont vécu sans père. Le manque de protection à un âge où on a grand besoin de ça. La manque d'un modèle, si pas un modèle idéal au moins le plus raffermi, de quelqu'un qui a atteint un certain âge, qui a une certaine signification sociale. Ceux sans père sont comme toujours abattus par le sort, sont toujours contents avec ce qu'ils ont, ils sont, diraient-ils, contents d'exister... Ils regardent la terre, pas les révoltes, pas les points de vue propres, ils donnent tout le temps l'impression qu'il faut remercier. Ils sont soit insolents et téméraires au delà de la raison, ou, plus souvent, dociles, humbles, sans propre position parce qu'ils n'ont pas eu l'exemple, en leur temps, même contre leur volonté, de voir comment on peut avoir une attitude, comment quelqu'un peut avoir un point de vue et comment on peut l'exprimer sans hésitation...

Constantin Pricop

Extrait de NOUA EDUCAȚIA SENTIMENTALĂ - Editura ALFA

Traduction par l'auteur

Poètes de Service

Hippolyte Dupont

« Je ne saurais comment décrire exactement la poésie que j'écris, ça se rapproche davantage de l'instinct. Disons que j'essaie de faire passer une idée, une émotion, un moment dans chaque poème de façon relativement concise. »

SINGULARITÉS

Jamais je n'ai su parler d'une chose avec la justesse des mots et leur exactitude sans fard. Dire tout simplement ce qui est devant moi, le dire sans le changer et par mes opinions, corrompre sa beauté. Et par ces mots je confesse mon impuissance : moi, qui aime tant à parler, je suis bien incapable de raconter comme il faut, presque impuissant je suis démuni face à la singularité de la complexité des choses étranges et multifaces qui composent le monde. Je les regarde je les sens mais je ne sais pas en parler.

IMPÉNÉTRABILITÉ DE L'ÊTRE

L'impénétrabilité de l'être m'enveloppe d'impuissance dans l'ivresse des songes. Combien de fois ai-je été posé là, impassible et immobile, comme incapable de savoir ? Sans saisir ce que je voulais, sans même le comprendre.

DÉSIR ARDANT

Tant je désire et brûle de convoitise mon esprit ne cesse de penser à ce bien que j'envie à l'extraordinaire joie que j'aurais à l'avoir et je rêve je bous et me consume et tant dure mon mal que j'aurai bientôt fait d'être calciné par cette envie ardente que je ne peux soulager.

POÉSIE

Combien pensent que je sais ce que je fais et croient, ô malheur ! que je songe avant de parler. J'écris, voilà tout, et je ne sais pas ce que je dis. J'avance au gré de mes extases, de mes mauvaises idées. J'avance dans l'obscurité et ignore où je vais.

DUALITÉ

Je l'aime mais ne sais si je peux, j'ai peur de le détruire, j'ai peur qu'il me déteste, j'ai peur en m'approchant de m'y brûler les ailes. La peur est un poison, et ses lèvres un venin.

INCOMPRÉHENSION

Libre, je me suis abandonné à la lassitude d'un oubli aérien. Je vole au creux de l'incompréhension et ignore où cela me mènera.

DISPARITION

Qu'en sera-t-il à la fin des âges quand tous les mots auront été dits, quand plus rien ne restera de cet amour que je voue à tout ce qui m'entoure, que restera-t-il quand je t'aurai dit tout ce que je pense de toi, tout ce que tu es, seras-tu donc capable de me juger, que reste-t-il des mots quand l'impénétrabilité de l'univers viendra les broyer dans le calme et la paix. J'ai peur du silence à perte de vue.

MOTS

Comme il est étrange de parler de lumière sans la montrer
la sentir et l'aimer ! Et pourtant quand la lueur faiblit et vient à s'éteindre
doucement dans la courbure de nos yeux que reste-il sinon les mots ?

MOTS ET LUMIERES

Toujours je sens le monde
toujours par les rimes je le fais mien et suis incapable d'en parler
sans l'abîmer et le changer jamais je n'ai réussi à dire ce que j'ai vu,
tant les mots sont légers et la réalité immersive. Je confesse mon impuissance
par ces mots et reconnais que je ne puis dire plus.

« Je ne suis aucun des noms immortels que compte l'Olympe des poètes, mais je n'en aime pas moins… Et j'écris ce que je sens. »

Hippolyte Dupont

Cet épais brouillard qui fait écran

par Bertrand Naivin

Nous vivons une époque inédite, et que ne cesse de révéler malgré elle la pandémie de covid-19 qui n'en finit pas d'endeuiller le monde. Celle d'une socialité écranisée. En ces temps de confinement, l'écran de nos smartphones, tablettes, consoles et ordinateurs est devenu plus que jamais indispensable pour communiquer, s'amuser ou travailler. De plus en plus, nous passons par l'écran pour interagir avec les autres et le monde. Et pour cause. Un objet comme le smartphone peut nous permettre aujourd'hui de tout faire, où que l'on soit et au moment qui nous arrange. C'est ainsi que nous pouvons y trouver des applications pour méditer, faire du tai-chi, courir ou se muscler, lire et écrire, écouter et jouer de la musique, peindre et visiter des musées, faire la cuisine, bien dormir, voyager, faire ses courses, surfer sur Internet, gérer ses affaires, connaître le titre d'une chanson ou le nom d'une fleur, communiquer, prendre des photos, et bien d'autres activités qui ne cessent de se diversifier à mesure que ces petits ordinateurs qui tiennent dans notre poche ne cessent de gagner en connectivité et puissance de calcul.

C'est donc cette part de plus en plus importante de la technologie dans notre existence quotidienne, cette tech-sistence que j'interroge dans mes ouvrages théoriques. Car si elle a heureusement participé à une démocratisation inédite de l'accès au savoir et à l'expression, et si elle conjure l'isolement de nombreux individus, elle altère aussi considérablement notre relation au monde, aux autres et à nous-mêmes.

Nous voyons en effet aujourd'hui l'écran comme une fenêtre ouverte sur un infini de mondes et de possibilités. Cette même fenêtre que Microsoft a choisi comme logo. Cependant, il est au contraire traditionnellement ce qui cache. Il est l'objet qui sert à ne pas voir ou à ne pas être vu. Il est ce panneau que l'on place devant soi pour se protéger de la chaleur et du rayonnement du feu. Il est aussi cet écran de fumée qui dissimule à l'ennemi les opérations des troupes militaires. Il est également cet épais brouillard qui fait écran et obstrue notre vision.

Dès lors, cette omniprésence des écrans dans notre quotidien n'a-t-elle pas pour conséquence de nous extraire du réel? Ne sommes-nous pas devenus des êtres d'un nouveau genre, vivant constamment entre deux réalités, celle dans laquelle je suis physiquement et une autre en ligne? Nous multiplions alors les identités, les socialités et trouvons dans la technologie un moyen d'optimiser un quotidien que nous ne cessons de remplir de nouvelles activités. Car c'est une autre particularité de notre siècle que cette obsession de l'optimisation et de la rentabilité. Jusqu'à notre vie intime qui se doit de générer like et commentaires dans un auto-branding permanent.

Nous sommes ainsi une humanité augmentée qui ne sait plus et ne veut plus se satisfaire du seul réel. Raison pour laquelle nous passons notre temps à le scruter à travers les filtres Instagram ou les applications ad hoc qui le réduisent à un ensemble de datas que nous manipulons d'un simple effleurement de doigt.

Nos écrans augmentent donc pour mieux nous dissimuler un monde dont l'avenir ne cesse de se révéler incertain, voire cataclysmique et une individualité qui à force de prôner l'autonomie et l'absence de contraintes souffre aujourd'hui d'une insularité inédite. Grâce à nos smartphones, nous pouvons alors réécrire le présent du monde et devenir les héros d'une série dont nous sommes à la fois les réalisateurs, les acteurs et les diffuseurs.

Du selfie aux réseaux sociaux, je me suis donc d'abord attaché à montrer comment le pop art américain pouvait être vu comme annonçant notre contemporanéité hyperconnectée et hypersociale, avant de révéler dans mes dernières publications la voracité d'une tech-

nologie qui ne cesse de s'imposer dans tous les pans de notre existence. Et surtout, un numérisme qui à force d'augmenter notre humanité par sa mise en ligne nous enferme toujours plus sur nous-mêmes.

Dans *Corps abstrait. La représentation du corps dans le pop art américain* (Éditions Universitaires Européennes, 2012) , j'ai donc commencé par interroger ce corps très présent dans les oeuvres de Roy Lichtenstein, Andy Warhol, Tom Wesselmann, Mel Ramos et Allen Jones. Il est en effet la carnation d'une esthétique et d'une culture du neuf, du consommable et du vide qui révèle une société obsédée par la consommation d'un présent sans histoire et sans humeurs, tant physiques que psychiques. L'individu disparait alors dans la reproduction de ce que lui dictent les mass media et l'artiste lui-même devient une machine sans personnalité.

Dans *Lichtenstein. De la tête moderne au profil Facebook* (préface de Paul Ardenne, Paris, l'Harmattan, coll. Eidos, série RETINA, 2015) j'ai continué cette entreprise de relecture du pop art américain en proposant cette fois une analyse de l'oeuvre de Roy Lichtenstein comme annonçant notre culture Facebook. J'ai ainsi montré qu'une exposition des oeuvres de l'artiste pouvait être rapprochée d'un mur Facebook par le caractère éminemment stéréotypé des images et des sujets exposés (ou publiés), par le souci de partager ce qu'il consomme quotidiennement et par le remplacement d'une personnalité et d'un *style* artistiques par une facture résolument industrielle.

Désireux de questionner notre culture contemporaine de l'image et de l'imagement, je me suis ensuite intéressé au phénomène du selfie que j'ai voulu distinguer du traditionnel auto-portrait, d'abord pictural puis photographique (*Selfie, un nouveau regard photographique*, préface de Serge Tisseron, Paris, l'Harmattan, coll. photographie, série RETINA, 2016). Le selfie révèle alors l'héritage certain d'une photographie américaine qui se caractérise par un goût pour le journalier et le spontané mais qui à l'heure des médias sociaux se partage et devient un moyen de communication tout autant qu'une manière de conjurer un présent plus instable que jamais, en proie à une digitalisation croissante et miné par des crises incessantes (sociétales, culturelles, politiques, économiques, environnementales, etc.)

Une analyse du selfie qui m'a ensuite donné l'idée de rassembler de nombreux spécialistes issus de disciplines différentes pour montrer le caractère pluriel de cette pratique qui peut être tout autant narcissique qu'altruiste, laid comme artistique, intime et collectif et peut être vu comme le portrait psychanalytique et philosophique de notre temps (*Selfie(s). Analyses d'une pratique plurielle*, préface de Serge Tisseron, Paris, Hermann, 2018).

Le selfie témoigne également d'une mise en ligne constante de soi qui aboutit à vivre conjointement dans l'espace physique où se trouve notre corps et dans l'espace numérique des réseaux sociaux, ou un ailleurs physique mais que je peux atteindre en passant par Internet. Ce faisant, nous sommes devenus comme de nouveaux monstres dotés de plusieurs têtes, présents dans plusieurs réalités différentes, mais également pourvus de plusieurs identités. Une monstruosité que nous avons étendue avec la sémiologue Pauline Escande-Gauquié (*Monstres 2.0. L'autre visage des réseaux sociaux*, Paris, François Bourin, 2018) à la gloutonnerie dont font preuve les Gafa qui se repaissent de nos instincts les plus vils - du voyeurisme à l'insulte - mais également de tous les pans de notre existence en s'invitant dans notre socialité comme dans nos loisirs.

Nous avons voulu enfin poursuivre cette analyse de notre vie numérique en convoquant vingt-six spécialistes dans un abécédaire (*Comprendre la culture numérique*, co-dirigé avec Pauline Escande Gauquié, Paris, Dunod, 2019) qui interroge dans toute sa diversité la place grandissante du numérique dans notre vie de tous les jours, de la cryptomonnaie à Youporn, des réseaux sociaux à la musique en ligne, de l'@ au Gif.

Bertrand Naivin

(mais qui ne l'est pas resté)

Bureau de traduction

SPRING EQUINOX 2020

The trees are blooming with fury
The flowers are popping with rage
Broken civilization hurting, exasperate
Recurrent factory of death rearing its head
But you can't quarantine the spring

Immobilized city calm and empty
Subway cars hosting the homeless
Stores shuttered with wooden planks
But you can't stop the spring

Cancelled concerts tremble silently
Art openings smelling of void
Artists sheltered in place stare in disbelief
But you can't deny the spring

Delirious people wearing masks
Only their eyes starring in uncertainty
The quiet of streets infuriating
But you can't halt the spring.

ÉQUINOXE PRINTEMPS 2020

Les arbres en fleurs furieusement
Les fleurs écumant de rage
Civilisation brisée, blessante, exaspérante
L'usine récurrente de la mort redressant la tête
Mais tu ne peux mettre le printemps en quarantaine

Ville immobile, calme et vide
Des rames de métro de sans-abri
Des magasins en planches de volets
Mais tu ne peux arrêter le printemps

Les concerts annulés tremblant en silence
Les vernissages sentant le vide
Les artistes restés cois regardant avec incrédulité
Mais tu ne peux nier le printemps

Gens délirants portant masque
Seulement les yeux dans l'incertitude
L'exaspérant calme des rues
Mais tu ne peux pas stopper le printemps

Valery Oistéanu
Traduction de Gilles&John

THE HOLY SEA

End of the world
Mirror ripple sea
Iridescent yellow water
With waves crashing
Onto rock shores

Île Frioul over yonder
Seagulls crying, squawking
The ferry boat pulls in
Wind through my hair

A cacophony of water
Rushing in and out
Of the breakers' crevices
Birds fly like mosquitos
In the sunsetted distance

Fort St. Jean stands proud
To the left like an erection
A police boat wizzes by
To assist in an urgent call

St. Jean's lighthouse dome
Is lit at the tip
Notre Dame de Garde
Guards the golden horizon

A bell tolls one, two, three
Four, five, six, seven --
La Major beckons homeward

The sky dims with shades of pink
Into a peach sherbet
Topped with blue wisp clouds

The Sea is Mother
The Sea is God

I pray to it
Lending it my earthen soul.

March 19th, 2020, Marseille

LA MER SAINTE

Fin du monde
Miroir ondulation mer
Eau jaune irisée
Avec les vagues qui s'écrasent
Sur les rives rocheuses

Île du Frioul par là
Mouettes pleurant, criant
Le bateau traversier arrive
Souffle dans mes cheveux

Une cacophonie d'eau
Se précipitant dans et hors
les crevasses des brise-lames
Les oiseaux volent comme des moustiques
Dans la distance ensoleillée

Fort St. Jean se tient fièrement
Sur la gauche en érection
Un bateau de police vire de bord
Pour répondre à un appel urgent

Le dôme du phare St. Jean
Est allumé à la pointe
Notre Dame de la Garde
Protège l'horizon doré

Une cloche sonne un, deux, trois
Quatre, cinq, six, sept --
La Major fait signe de rentrer

Le ciel s'assombrit avec des nuances de rose
Dans un sorbet à la pêche
Surmonté de nuages bleus

La mer est Mère
La mer est Dieu

Je prie pour elle
lui donnant mon âme terrestre.

Marseille, 19 mars 2020

Lucienne Mc Kirdy
Traduction de Gilles&John

XARRÉ D'ORU

ero un viaxeru nel tiempu
-y tú tamién, llector o llectora,
agora que llees les mios pallabres-.
***
somos brétigos nómades
imaxinando que tamos equí
con cada versu.
***
un kilómetru namái ye
una midía de tiempu
(el tiempu qu'eches en caleyalu).
***
un poema ye la xarré d'oru
nel que viaxamos
dica nenyuri.
***
enxamás pasamos dos vegaes
pel mesmu sitiu,
pel mesmu versu
***
poro, llector, llectora,
enxamás tornaremos a casa.

CARROSSE EN OR

je suis un voyageur dans le temps
-et toi aussi, lecteur ou lectrice,
maintenant, que tu lis mes paroles-.
***
nous sommes fiers nomades,
en imaginant que nous sommes ici
avec chaque vers.
***
un kilomètre est simplement
une mesure du temps (le temps
dont tu as besoin pour le parcourir).
***
un poème est le carrosse en or
dans lequel nous voyageons
vers nulle part.
***
nous ne traversons pas deux fois
par le même endroit,
par le même vers.
***
c'est pourquoi, lecteur, lectrice,
nous ne rentrerons jamais chez nous.

Xe M. Sánchez
Traduction de l'auteur

FOLIXA DE PRAU (2020)

paez qu'esti verañu
ye asemeyáu
al verañu pasáu,
a tolos veraños.
***
fai sol,
y pela nueche
surde la lluna
pel mesmu llau del horizonte.
***
sicasí,
esti verañu los poemes
nun arrecienden a folixa de prau,
nun arrecienden a iñocencia.
***
ye una poesía de solombres.

ye escombru d'otru tiempu.

FÊTE CHAMPÊTRE

il semble que cet été
est semblable
à l'été dernier,
à tous les étés.
***
le soleil brille,
et pendant la nuit
la lune émerge
par le même lieu de l'horizon.
***
malgré tout,
cet été les poèmes
ne sentent pas à fête champêtre,
ne sentent pas à innocence.
***
il s'agit d'une poèsie d'ombres.

il s'agit de débris d'un autre temps.

Xe M. Sánchez
Traduction de l'auteur

CUANDU'L LLOBU AGULLA

Dellos quéxense
por aciu de tar dellos díes
na so casa.
Nun remembren la xente
que nun tien denguna casa,
dengún futuru.
Dellos falen d'economíes.
Nun pescancien qu'ensin xente
nun hai economíes.
Dellos falen d'aburrimientu.
Nun ye fácil conocese
a un mesmu.
Ye la nuesa semeya
cuandu'l llobu de la incertidume
agulla na viesca de les esperances.

QUAND LE LOUP HURLE

Certains se plaignent
avec raison de rester quelques jours
dans leurs maisons.
Ils ne se souviennent pas
des gens qui n'ont aucune maison,
aucun avenir.
Certains parlent d'économie.
Ils ne comprennent pas que sans les gens,
elles n'existent pas les économies.
Certains parlent d'ennui.
Il n'est pas facile de se connaître
soi-même.
C'est notre photographie
quand le loup de l'incertitude
hurle dans la fôret des espoirs.

Xe M. Sánchez
Traduction de l'auteur

DUBIOLO

Dizse qu'estos díes
camudarán el mundiu.
Yo dubiolo
porque conozo'l mundiu
y conozo, sobre tou,
a la xente.
Si dellos (los de siempres)
nagüen por qu'estos díes tarrecibles
seyan escaecíos,
escaecerémoslos,
comu los poemes
que dexamos ensin escribir
y los suaños que mos arramplaren.

J'EN DOUTE

On dit que ces jours
changeront le monde.
J'en doute,
parce que je connais le monde
et je connais, avant tout,
les gens.
Si certains (ceux de toujours)
veulent que ces jours effroyables
soient oubliés,
nous les oublierons,
comme les poèmes
que nous avons laissés sans écrire
et les rêves qu'ils nous ont volés.

Xe M. Sánchez
Traduction de l'auteur

Xe M. Sánchez est né en 1970 à Grau (Les Asturies, Espagne). Il a obtenu son Doctorat en Histoire de l'Université d'Oviedo en 2016, il est anthropologue et il a étudié aussi Tourisme et trois masters. Il a publié en langue asturienne sept livres et plusieures collaborations sur des journaux et revues des Asturies, États-Unis, Portugal, France, Suéde, Écosse, Australie, Afrique du Sud, Inde, Italie, Angleterre, Canada, Île de La Reunion (France), Chine, Belgique et Irlande.

BERTRAND NAIVIN

POÈMES CORONAVIRAUX

Faire un feu / contre l'épidémie / faire un trou dans la terre / l'ennui / salir le miroir/ par le beurre le gras/ nos empreintes utérines.

Nous vivons sans contact / reclus dans nos infinis / le cœur / le sexe / et l'esprit échangés / contre une technologie tranquille / safe / certifiée./ Pourtant sommeille sous nos calculs / un nouveau risque qui contamine / et s'embrasser devient / plus dangereux que jamais. / Alors on prépare pour demain / notre exil ultime / la liberté de n'être/ plus qu'une idée /sans le poison du monde.

Retrouver l'état sauvage / ouvrir la porte / des vers / titiller le cerbère / déchaîner le papillon./ Redonner une chance à l'évolution / tous chenilles / tous cloportes / et jeter l'Amérique / par la fenêtre par l'écran / de nos joies débridées.

De l'autre sa joue / de cette main qui se tend / de l'air / la salive / cette poignée où pullulent / les miasmes la mort lente / du monde / du manque / de la fin de l'inutile / de la mort / la faille / cette peau pleine d'invisibles / de l'enfant / du voisin / l'ancien dont on s'éloigne./ Nous ne sommes plus que peurs / et oublions d'être hommes.

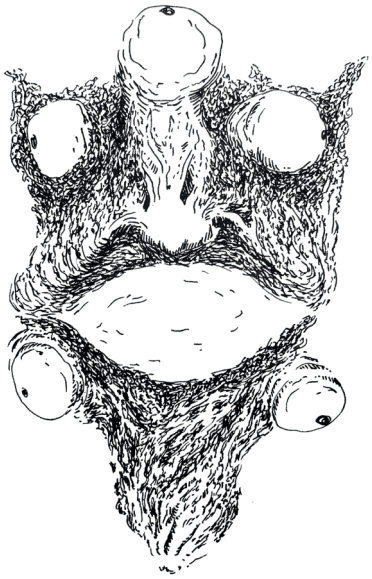
Une bombe / un virus / et tout à coup dans son caddie / vide / hagard / l'homme panique de lui-même. / Alors il s'empiffre / et commence par se gaver de / tout ce qu'il trouve dans la cité / sur Internet / à la télé / son anus inquiet qui pète / l'angoisse de ne plus chier que du vent.

Nous sommes des vivants morts / à l'amour infecté / suspecte / la tendresse / sous contrôle sanitaire / et dans les supermarchés / nous fomentons une stratégie / une guerre / contre l'invisible / afin de retarder / le retour de la vie / sauvage.

Il fait beau depuis hier / pourtant la vie se cache / recluse / scellée / la ville devient étrangère / un monde déserté / où la nonchalance nocturne / n'est plus qu'une photo abîmée./ Alors l'heure est à la bouffonnerie / aux aisselles musicales / aux anus poètes / et aux excès d'en rire / surtout.

Nous vivons l'opulence malade / notre fin impossible / nauséeuse / trop de vie / de sperme gâché et d'ennui./ Les rayons se vident / la peur enfle / comme une bosse de nos jours / qui déforme nos nuits./ Alors l'heure est au présent / immobile et sans retour / à l'autre suspect / télé-déporté / à l'amour insulé / pauvre / vide. / Mais aujourd'hui qu'on se le dise / le Président l'a annoncé / nous ouvrons la réserve promise / l'égoïsme assumé.

La ville a retrouvé heureuse / sa paix que nous lui refusions / son silence / ses oiseaux /
et quand reviendront les monarques / de nos forêts désertées / nous les accueillerons sans y croire / mais redevables / à l'été.

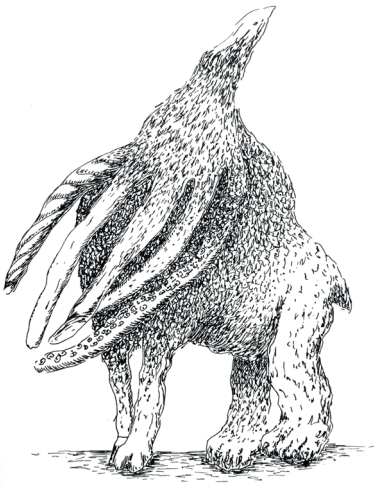


Ouvrez bien les yeux / humanité inquiète / et tendez l'oreille car il arrive / le vieil ami moqué / le cousin ignoré / après des siècles de mépris / qui vient nous reparler / de prière / et de nuée.

Je lèche le sol / je lèche les fenêtres / je lèche les murs jusqu'au plafond / chaque mi / lli / mè / tre carré / une limace dans chaque œil.

Se battre pour un rectangle / de papier seule frontière / avant l'effondrement.

Après / ce sera l'inconnu / l'humanité à refaire.



Notre monde avait fait / de l'artifice son horizon / et à genou / nous nous adorions./ La vie allait être vaincue / la mort gelée par le calcul / nous étions si près de la trouver / l'équation./ Et puis un virus étranger / refit chanter les oiseaux les / matins débarrassés de nous.

Nous avons infecté / d'une fin du monde virale / le printemps / les œufs de Pâques / l'accolade imprévue./ Et privés de terrasse / assignés à residence / confinés en présent inquiet / nous les regardons nous narguer / ces anticyclones avec / leur liberté / leur puissance / comme un juste retour des choses.

Du pain sur la muraille / protéger de l'infection / l'envie de ne plus y croire / retenir /
jaloux / le dispersement de la tulipe.

Il fait beau / insolemment / comme si la nature se / moquait de notre silence.

Je reconnais ces couleurs / pas ce silence / ni ce frisson./ Je reconnais ces tulipes / leur fragilité gracieuse. / Je reconnais ces maisons / ce jardin / cette terrasse / mais pas cette inquiétude / qui a blanchi le bitume. / Je reconnais ces vélos / leurs promesses de ballades./ Je reconnais ce soleil / pas la crainte / qui le brûle.

Difficile d'écrire / quand l'habitude vous efface./ On espère alors du ciel / une fuite / un jaillissement / une claque par l'éternel.

Je finis la vaisselle

Fumer une cigarette / faire l'affront magnifique / du risque / du plaisir / et ignorer

superbe / la République saine./ Fumer fumer fumer / pour retrouver le Grand Ouest / l'enfance / libre / qui ignore qu'en Amérique / les adultes meurent du cancer.

Bertrand Naivin
Compte Instagram @ le_cabinet_de_ber
Parution de mon manuscrit de poèmes « L'évier en inox »
aux éditions Douro
www.bertrandnaivin.com

MARCO GEOFFROY

POÈME ISOLÉ I

Le soir ses sirènes ses départs, le grand ciel connu dévie devant nous, nos vérités assistent latentes à l'accouplement des astres entre deux époques, on cherche un peu de clarté à mettre sur son visage, ce qui reste de sa mémoire. Rassemblons nos forces entre coutume et avant-garde point par point coup pour coup. *Répétez* jusqu'à épuisement.

POÈME ISOLÉ II

La porte de garage entrouverte
le silence s'observe
d'un œil amoureux

    assis seul
    au hublot
    en voyage

poète
quoi qu'il arrive
quoi
qu'il écrive

POÈME ISOLÉ III

Les îles se vident, les continents dérivent, pas la mer. *Ne bougez plus*.

POÈME ISOLÉ IV

Quand tout se dégrade et pointe vers l'horreur une beauté défaite refuse de se laisser faire et diffuse son feu nourri sur l'adversaire. Il ne reste plus d'ailier droit ni d'arrêt-courte, plus de marathonien ni de garde. Exsangue de son cœur mammouth la lune est une junkie finie.

POÈME ISOLÉ V

Comme dans un film ou dans un jeu vidéo

c'est vers la fin que tout devient excitant. Au prochain niveau des nouvelles croisades émergent de nouveaux héros. La ligne du temps laisse des séquelles. La dernière lune viendra, videra les ascenseurs, tuera la une.

POÈME ISOLÉ VI

Friand d'arborescence en ce jour de printemps, spectateur du vide, je me suis envoyé dans le ventre du repu ignorant les serrements de cœur à l'approche des symptômes. Polir les allumettes, fondre dans l'invisible sanitaire, les rayons pauvres se perdent. Nos langues se transmettent des particules incendiaires, la chambre goûte la vanille, les doigts s'emmêlent dans les cordes des guitares de déserts aux parfums désaccordés.

POÈME ISOLÉ VII

Elle sait naître au bon moment, elle bafouille quand il faut, elle sent le temps comme on sent la merde, elle vapote à proximité, elle fait jaillir le faux d'une promesse, juré craché, elle ne fait jamais défaut. De la cale d'un tombeau elle sait trouver l'enseigne de néon, elle joue avec le feu, elle aime les allumettes et l'alchimie, elle fend nos balles courbes en deux

pour y faire entrer l'air pur guérir des poumons sans préjugé ni ordure.
Mettre la race de l'humain sur la mappemonde elle sait comment. Elle met la douleur de côté, elle se laisse tomber, laisse l'instinct passer, la chaîne se casser, elle brise le cycle sans se reproduire. Elle change l'allure du match si la pluie vient à l'abattre elle ne déclarera jamais forfait. Elle s'improvise charlatan et trouve remède aux virus, elle embellit avec le temps, elle est la victoire en fusillade, elle est la croix qui jadis éclairait mon village le regard dans le vitrail, elle est la pente ascendante de la guérison.`

POÈME ISOLÉ VIII

Débuzz total. Les structures envahissent les eaux et les mauvaises nouvelles, les chantiers entiers pèlent leur eczéma sur le stress des charniers de la providence. Les fondations flottent sur des bateaux de papier, rien ne tient que des promesses de parrain, la famille tombe en pièce. *Visite virtuelle* entre 11 et 17 heures.

POÈME ISOLÉ IX

J'entrevois un carré orange qui s'en va vers l'autre moitié à travers un immense trou gris parsemé de taches bleu qui me chantent que tout sera mieux demain. Nous sommes sur Terre.

POÈME ISOLÉ X

En amour avec la nuit atteindre les territoires troubles, animer le grand jeu, déclarer la guerre, attendre les météores

.

POÈME ISOLÉ XI

Les coupures éditoriales n'épargnent personne, *femmes et enfants d'abord*, singe infecté, siège éjectable. Autres poèmes autres mœurs. À travers le *cockpit* d'un cinquante-trois pieds ou d'une bouteille de *Purell*, je jardine mon pays sans la peur de ses frontières.

POÈME ISOLÉ XII

Les batailles navales se font refuge, antivirus quotidien.

POÈME ISOLÉ XIII

Contempler l'unanime réalité orné de lunettes natures. Grenouille sur lit de verre,

langue tirée de planète en planète, les ventouses dans les yeux. Œdipe-batracien, chœur et coryphée comme décor.

POÈME ISOLÉ XIV

Passer du rêve de sable aux neiges d'avril en une fraction de sommeil, hors-champ l'être démissionne, humain décapsulé.

Nous sommes les bardes de l'isolement.

Marco Geoffroy

MYKOLA ISTYN

Mykola Istyn est un écrivain ukrainien, écrit poésie, prose et essais.
En 2018 la maison d'éditions « Chas Zmin Inform » a publié sa collection de poésie « Nextmodernisme de la période post-MAÏDAN et de la guerre du Donbass ».

L'ANNONCE DU NEXTMODERNISME

Quand on comprend que les puzzles des lois de la civilisation ne sont que des situations, des idées techniques et non pas une mosaïque philosophique de l'idéal.
Et les commissions de moralité n'amènent pas la perfection, seule la restriction. Et la liberté se mesure par la longitude de la chaîne dans les mains de la société, et même un clochard de la rue est plus libre que toi.
Et profiter du moment, même si après on revit comme un humain, c'est trop peu et c'est un cercle vicieux. Là on commence à agir : faire claquer des rimes, comme les portes.
S'en ficher des critiques. Se moquer des classiques dans la poubelle.
Et après les nuits blanches passées à réfléchir sur la nature des choses créer une autre valeur et se dresser de toute sa hauteur, découvrir en soi le perfectionneur, le créateur du soleil verbal apte à irradier les idées du bien de toutes sortes dans ces mondes-ci et les autres aussi…

Et en dépit de l'instantanéité de la vie, de la petitesse matérielle, inventer le soi à tas de facettes dans une union bien harmonique de l'humain, de l'universel… En captant l'éternité dans le parfait, la noter dans son âme telle une capsule spatiale qui s'envolera ailleurs… Quand cela finira. Et pour le moment il est si bon de vivre avec joie, à plein sur cette Terre charmante et créer un nouveau système de valeurs… Dans les idées des visions du monde et des créations du monde suivantes annoncer le nextmodernisme.

Et il ne faut pas perdre de l'optimisme même si les rédacteurs vous arrêtent et les correcteurs vous corrigent, ou jurer si le jury ne vous accorde pas le prix. Car on a son pré, son rêve, son mur et sa vérité. Et même le manque du rayonnement ne réveillera pas le ressentiment, quand on est reconnaissant au créateur pour avoir donné les moyens de faire non pas une carrière mais la nouvelle littérature, comme un plan, un projet, avec les terres corporelles et les étoiles spirituelles.

Seuls les poètes phénoménaux écrivent les planètes comme les dieux qui créèrent tout dans l'Univers et s'en allèrent…
Et toi aussi, écris d'une même manière… Au désuet dis – non.
Et crée quelque chose de nouveau…

* * *

La Bible dans la main, le prêtre a dit : « ici c'est l'Univers ». Et moi, je l'ai fait entrer dans une maison et riposté : « non, tu n'as qu'une galaxie, et l'Univers, c'est ça », et lui ai montré des milliers de livres.
On trouve les images de l'âme humaine dans les artefacts qui datent avant notre ère… Comme on ne peut pas faire pencher le ciel, fabriquer un collier des étoiles et le porter autour de son cou, de même la foi ne peut pas limiter les facettes et les pouvoirs infinis de l'âme humaine…
Tout livre n'est rien sans un être humain. Et l'être humain est le livre le plus intéressant que je lis et écris…

Mykola Istyn

SANDRINE CERRUTI

DESCENDRE

« Il reprit le crâne misérable de ses dents
qui broyèrent l'os comme celles d'un chien. »
La Divine Comédie, L'Enfer, XXXIII, Dante
Trad Danièle Robert, éd Actes Sud

Prends ma main, approche-toi, vois là, c'est l'agonisant, il meurt le grand ogre, regarde, ses yeux aux paupières de chambres aux abattoirs, son iris circulaire parapet aux suicidés, regarde une dernière fois, les yeux de l'agonisant, qui ne peuvent déjà plus te, regarder, parce qu'il va crever, vois, allez, descends, l'agonisant est prêt pour la putréfaction, son grand ventre de monstre qui meurt, ventre déjà dévoré, descends dedans, franchir le parapet, là, là-dedans, mais oui, c'est la vérité, vérité, vérité de l'âme-ventre-monde de l'ogre, celle du fleuve, métal où s'entrechoquent, marteaux à faire voler, mâchoires en éclats, marteaux à anéantir, mots, masses à défoncer, crânes, masses à éclater, cervelets, masses à désorbiter, globes oculaires, entre, là, les remous des couteaux, à trancher les carotides qui pissent leur sang, jusqu'à vider le cœur de l'égorgée, croise le banc des scies à boucherie, leurs dents à tronçonner, cages thoraciques, leurs dents à écarteler, côtes et déloger, cœurs vivants, pour les jeter, les balancer aux fossés dégueulasses, traverse, traverse les remous de fouets à dresser, à contrôler jambes, fouets à immobiliser tibias, fouets à chevaux qui tancent, qui lacèrent leur périmètre de prison, fouets aux manches à écraser les phalanges des doigts de pieds, pieds interdits d'avancer, pieds en réclusion, animal en prison giratoire, a trouvé sa liberté, en son centre, viens voir dedans, le dedans de l'agonisant, l'agonisant qui agonise, alors ce seront ses funérailles de bête, puis la peur, la belle peur, jolie peur, celle du parapet enjambé, enjambé de toutes jambes, dégagées, qui en sont revenues, en sont remontées.

CORDON

Allez viens, ne crains pas, n'aie pas peur viens, approche, vois le cordon, vois, c'est le cordon sans origine, le cordon de misère d'ombre, misère giratoire, misère mère, c'est le cordon mère de toutes les misères, cordon des disparaissants fusionnés fusionnant, le cordon en coude à coude peau à peau, grand cordon peau, entre en chair de danse, maintenant , entre en danse grand corps fusion des oubliés, oubliés resserrés, agencement, mains, doigts, amalgamés, une seule empreinte, empreinte humanité, leurs gorges articulent un seul même cri chanté dansé, cri chanté dansé enfants hommes femmes soudés, coalescence des unis en cordon, entre en danse marchée, rejoins la danse des pas sans empreinte, de ceux qui se reconnaissent en invisibilité, indivisible, invisibilité incorporée, indivisibilité, cordonhumanité, ici moi monde, ici tu ne pourras jamais m'empêcher d'être ici moi, et ne compte pas que j'aille là-bas, tu le sais bien, tu m'y conduis, je n'irai pas, tu ne pourras pas m'empêcher d'être ici moi, je ne viens pas non plus de ton hier, n'y compte pas non plus, garde tes hier, hier de mère, boites d'hier, maisons d'hier, volets qui mentent, portes qui trichent, hier laid à regarder depuis l'avant de ma naissance, ne pas compter, sur, toi, moi, parce que mentir, oui, je mens, et mes mensonges font écho aux tiens mensonges, sale mère menteuse, mère qui savonne aux bassines, aux couvertures qui ne tiennent pas chaud, mensonge, ton bras, mensonge ta main qui veut me conduire là, la porte sans avenir, non, mensonge ta main sans protection, sous ton poing, qui fait descendre, tout au fond, au fond dans ma main, mémoire de ta main, tes empreintes de tricheuse, oui, parce que la vérité, vérité est dans mes yeux, mes yeux du dedans, ceux que tu n'as jamais rencontrés, mes yeux ailleurs que dans le monde de mère, voilé de supercheries, car ma vérité, c'est ma natte de crinière de fauve reliée aux rêves ignorés, vérité, ma chemise recouvrant les organes battant si bien si fort sans mère, oui, vérité, ma jupe au plissé qui tourne, tourne, tourne, tourne, jupe, porte circulaire du dedans, elle va s'ouvrir, s'ouvrira, s'ouvrira, s'ouvre, elle s'ouvre, en libération d'instants, instants contre-mouvements, contre-mouvements sont monde, monde, non perçu, monde ici moi, ici-moi-monde.

LE CŒUR AUX CHIENS

En cage, en cage thoracique, les côtes aux ailes de chair et de cartilages s'écartèlent sous l'action de tes mots, tes regards équarisseurs de chair, têtes chercheuses de ventre, leur voracité, les entrailles des femmes repérées, sale ogre, petit ogre imposteur, petite frappe récidiviste en cruautés domestiques, sale violenteur en cage thoracique, impuissante, je sens mon cœur sortir, le sentir, le voir palpiter en surface, poisson harponné, sa lutte pour ne pas crever, de tout son ventre, son ventre à l'air, il lutte de toutes ses veines, ses artères, ses ventricules, il palpite dans son joli petit bain de sang, profite, observe le cœur, regarde-le se débattre sur le plateau aux contours d'arme blanche, il ne, bat pas pour toi, ça, plutôt crever, il est à moi, il ne t'appartient pas, vider tu le viderais, tout vider tout, tu vas vider son sang de poisson femelle crevé, tu vas le jeter, aux chiens de ta sauvagerie, à tes chiens tortionnaires, chiens bourreaux, chiens dressés, chiens parfaits, chiens de cruauté, tes chiens, qui ne les connait pas tes chiens .

Sandrine Cerruti
Textes extraits d'Outrefeu
Éd. L'Harmattan.

Elle entre dans les rêves de ses voisins sans frapper, leur emprunte des allumettes un œuf un chat, fait main basse sur leurs souvenirs qui se connaissent depuis l'enfance, sur leurs mots quotidiens qu'elle met ensemble pour mieux les connaître puis cherche la sortie dans le noir, sa voix ayant soufflé la lampe.

Vénus Khouri- Gatha
Les mots étaient des loups
Poèmes choisis
Poésie - Gallimard

***

Hospitalier et fidèle à son reflet où à n'être qu'apparence s'accoutume la matérielle existence, tel est le miroir comme un clair de lune en la pénombre.
De la splendeur lui donne, au soir, la flottante clarté de la lampe, et tristesse la rose qui dans son vase agonisante, sur lui aussi sa tête incline.
S'il rend double la douleur, il répète aussi les choses qui me sont jardin de l'âme, et peut-être attend-il qu'un jour habite dans l'illusion de son calme bleuté l'Hôte qui lui laissera refléter des fronts unis et des mains enlacées.

Enrique Banchs
Urne
cité par J. L. Borges – œuvres complètes - Gallimard

UN NOUVEAU PRÉNOM À DONNER AUX ENFANTS QUI NAISSENT

09.01.2015

Quand je suis né ma mère m'a donné un nom que je n'ai pas choisi au milieu des alphabets et des lettres.

Je l'ai porté sans arrêt jusqu'à user mes adresses mes signatures et même la tombe et le silence de mes photos.

Mais depuis ce matin j'ai changé de nom et d'adresse je m'appelle désormais Charlie rue de Charlie comme des milliers d'hommes et de chiens et de femmes et de cris comme Alpha Bravo Charlie Delta Echo.
Entièrement Charlie.
Absolument Charlie.

Parce que j'ai ma cartouchière pleine de stylos et de gommes pour dessiner le rire du monde qui ne s'efface pas.

Parce que je n'ai plus que ça et que ma bouche vole en éclats comme une vitre dans une mare de rires.

Mais sachez-le mon nouveau nom n'existe pas sur le calendrier des rires de l'infini.
Alors j'appelle dans la nuit je vous appelle pour ajouter son Saint sur la liste de tous les noms de la lumière.

Parce que je sais que des noms inconnus sont parmi nous ici très bas dans le silence. Surtout ceux qui pleurent dans les anniversaires des yeux qui regardent le ciel.

Aidez-moi je vous en prie, je voudrais qu'on ajoute Charlie sur la liste des courages qui rient dans l'espérance.

Aidez-moi avec ce soleil de janvier qui est aussi une réserve de rires perdant peu à peu la force absolue de ses prénoms et de ses cris.
Aujourd'hui c'est la Saint Charlie même pour moi qui ne crois pas au ciel caché dans les étoiles parce que le ciel est parmi nous et qu'il me fait rire encore dans son espoir.

Serge Pey
sergepey.fr

Tu avais, en te réveillant, les yeux verts; deux lacs de gazon sous le front, deux repères de voleurs.
Ainsi est ton visage, comme une seconde amande sur l'arbre, ton visage à décapiter, à décortiquer, mystérieux almanach.
Ainsi sont tes bras, pelles du songe, et tes seins dressés au bout de leur corde avant de mourir la langue dehors.
Bien aimée, tu froisses une page où j'allais écrire je ne sais quoi, tu froisses le soleil tapi dans tes paupières, comme dans une cave dont le plafond s'écroule à mesure que l'on respire plus vite. Tu n'avais qu'un geste à accomplir pour que la terre te ressemblât.
Dans ton corsage, c'est ton âme calme et fraîche que je découvre, c'est ton nom de fontaine qui m'épouvante. Sur le mur, il y a des écharpes criardes qui s'agitent parmi d'insatiables couteaux et il y a ton ombre au milieu dont le règne approche en même temps que celui des cascades.

Edmond Jabès
Poésies complètes
Les mots tracent
1943-1951
Le seuil le sable - Poésie Gallimard

...Il y a des êtres qui, leur vie durant, sont demeurés la tache d'encre au bout d'une phrase inachevée...

...Ailleurs que l'on ne peut atteindre que par le silence; azur...

...Sans pensée, sans désir, tranchés tous les noeuds...

...Faire taire le silence, éventrer les rats...

...Bâtir sur l'eau (toute marge inutile). Bâtir sur le marbre imaginaire...

...Une amitié, ce n'est peut-être qu'un échange de lexique...

...J'ai toujours pris l'extrémité de mes doigts pour le commencement de sa chevelure...

Edmond Jabès
Poésies complètes
Les mots tracent
1943-1951
Le seuil le sable - Poésie Gallimard

VIRILITÉ

Pan pan pan je lui casse trois dents. Pif paf peuf il me rentre dans l'oeuf. Peuf pif paf à moi sa barbaque. Ding, dung, dong j'arrive à Hong-Kong!

La lune est sans voile j'vois 36 étoiles. L'empereur Mandchou renaît dans un chou. Là-bas c'est Canton qu'est dans du coton. Un hélicoptère tonsure l'éther, j'ai du bleu partout du bleu jusqu'au cou et je monte au ciel mon sang comme du miel mais voilà Satan qui fait l'important : «Où vas-tu comme ça, morveux sans visa ? »

Pan ! Pan! Pan! Je lui casse trois dents. Pif Paf! Peuf! Mon oeil gauche est veuf. Peuf! Paf! Pif! Un troup dans son pif. Poff... J'entends ma voix, off.

Oh! N'insultez jamais les enfants qui se battent. C'est l'enfer et le ciel qui se donnent la patte. C'est le lait de la nuit, les ténèbres du jour, c'est la virilité par ousque vient l'amour !

René de Obaldia
Innocentines
Les Cahiers rouges - Ed Grasset

brutales mains de luire

entre les signes les signes entre eux

du temps car il est troué
dévoré le squelette

hâter rien

il faut hisser le mort
après jeter l'étable la lumière
car il y a neige

l'état de langage départ et fin comme il
demeure un mort sur les lèvres du mort

oublie que tombe

plus d'écorce
on atteint le silence

j'ai brûlé ce midi le partage de midi

des baisers de soi par l'autre par la toilette
obscure

évidence il y a nuage
nous sommes plus qu'ici

le marathon de chaque jour de la tête

l'eau étranglée laisser errer

sa poussière sa lime pour trouver le passage l'obturer

j'ai vidé le bras. J'ai viré l'attelle

J'ai des raisons qui ne regardent que moi : des frontales, des verticales

Guy Viarre
Extraits de *Tautologie une*
Ed. Flammarion

E-POÉSIES

RÉVOLUTION

Par ce temps si triste, j'ère dans les rues.
Quel effet ça fait de se sentir comme Jésus ?
Le brouillard citadin me hante, j'ère sous la pluie,
Quel effet ça fait de vivre une vie que l'on s'invente ?
Le visage masqué, la nuit, j'ère dans les gares de Paris.
Le coup de feu avait retenti, puis j'étais recherchée, toutes les nuits.
Je disparaissais sans laisser de traces,
L'injustice m'a poussé à chercher ma place
Ils m'ont posé des questions mais ils n'ont pas eu de réponses
Alors je continuais d'errer dans la ville et Ils ont retenu mon nom
Puis ils m'ont laissé tranquille même s'ils avaient encore des soupçons
Je devais me sentir coupable, mais ils n'avaient pas d'indices.
Je leur montrerai ce dont je suis capable j'attendrai le moment propice.
Puis ils ont enquêté et ils ont trouvé des traces de sang
Puis ils ont compris les blessures, je prenais mes précautions pourtant.
Je portais des gants, leurs preuves n'étaient pas sûres
Puis ils m'ont condamné. Voilà, quel effet ça fait.
Je me croyais tellement pur, me voilà prisonnière de mon comportement
Alors que je n'ai rien fait. Cela faisait un drôle d'effet
D'être plantée là, seule, dans l'humidité et le froid
Mais ils se foutent de moi, si tu étais là tu ne leur permettrais pas.

Jora Gaya

SOUS LA TOUR BLANCHE

Villaggio del Pescatore à deux voix

« Veux-tu que je m'assoie sur tes genoux… »[1] de son nichoir trop petit l'engoulevent

parce que sous l'iris du Nord

Sa pale pale fuyante quart teinte

que la retenue juste avant l'état de repos accomplie au couronnement

Sur le fleuve Barbieri l'Écossais pêchait

je compris la relation de dépendance qu'entretiennent le poisson tranquille et la lame

s'alignent mes mains entre un lilas rosoie

fanes et « s'élève lentement, et comme dans l'indécis » [2] la tête ronde de la dévotion

L'empan à ses louvoiements à nos tendres tiades

se meut et pavane

la candeur d'une bourrelle

De la nuée s'abouche, se décline merveille réfracte au croisillon à l'égard l'indicible

Wiederobe je me fixai, circonspect

l'humanité peut se réjouir

« Toutes les souches pourries, les pierres et les clôtures moussues sont cachées sous une nappe de neige bien propre »[3]

pire a été invitée à entrer, *mikró*

20 février 2020,

Evgue-Riek Gevamagdala

- 1 Ibsen, H. (2001). Quand nous nous réveillerons d'entre les morts. Coeuvres :Ressouvenances. P66.
- 2 Trakl, G. (1972). Œuvres complètes. Mayenne : Gallimard. P281.
- 3 Thoreau, H. D. (2007). Essais. Gémenos : Le mot et le reste. P88.

LE SOUFFLE COURT - L'OCÉAN DE VERRE

Pour H. D.

les évidences - dire du mal – le mensonge – faire le bien – croire aux étoiles – siphonner l'oreille de l'océan – aux champs l'amant chantant – la rue éclairée – la rue vide – le murmure – le murmure des gens qui n'existent pas – le murmure – boire – ce qui n'est pas dit résonne dans l'eau – voir – boire encore – c'est dimanche aujourd'hui – ce sera dimanche demain – l'eau a goût de sang – c'est le fer de leurs muscles qui suinte sur le monde – certains nuages ont des sourires – belle comme un chat qui dort – fenêtre close devant la pluie – croire aux étoiles éteintes – allumer les lampadaires – paupières de verre à mains de glace – reflet hideux en vidéo – glace fondue sur canapé – dimanche encore – demain y repenser – tu sais je crois – non – tu ne sais pas ne sais jamais ne sais – ranger les livres qui meurent au pied du lit – refaire le lit qui meurt au pied du mur – vider le corps qui meurt au pied du peloton - les balles – impacts – les balles – sang – sueur – eau à boire – eau salée des vagues – la tasse de thé vide – pas réveillé en pleine nuit – pas endormi pas pas pas – envie de toi – envie de – tu ne sais pas non plus – coincé en boite comme un novice dans une abbaye – chianti – il n'y en a plus – appeler mon âme lui rappeler de me rappeler que – les orchidées se fanent – la nuit avance sur la terrasse comme une armée sur le champ de bataille – blessés – tués – amputés – estropiés – maravés – inconnus – devenir l'espace qui t'enveloppe – retirer les derniers mots - se soumettre à la raison – désordonnée la chambre – fil de fer avec des jambes – il faut manger et faire du sport et dormir et – rêver le bruit des vagues – encore – salir la peau – salir ce qu'on touche de l'encre des bannis – lettre écarlate – dire un nom pour le plaisir de dire ton nom – elle – comme l'enfer – elle – dire - blesser – tuer – amputer - estropier – maraver – les yeux du miroir – ils me suivent partout – ils m'observent je les sens – dans mon dos – tes yeux qui n'existent pas – ne devraient pas exister – ne pas penser ne pas penser ne pas – il faut dormir laisser tomber – laisser reposer les mains sanglantes – les cordes nues sous l'eau rouge du corps – l'eau du corps – l'eau rouge qui coule quand on cogne – tes yeux – le cri d'une guitare – le non-bruit d'une noyade – l'inconnu de la perte – dire ton nom pour le plaisir – ton nom – comme l'enfer – dire ton nom – toutes mes excuses pour l'ignorance – la complexité – dire ton nom – et boire encore – l'eau salée de ton nom – au fond de l'eau – dire ton nom

30 /03/2020, 4h37

Rafaël Bill Deville

POUR BÂTIR MON POÈME J'ai besoin du hasard pour bâtir mon poème, j'ai besoin d'un yaourt aux fruits sans sucre et de deux, l'un à la fraise l'autre au pruneau, pauvre malheureux pruneau tout flétri noir découpé en parcelles dans le bloc de lait teinté de caca brun artificiel, j'ai besoin de ce que ne peut ramasser au fond du pot de fraise avec morceaux ma légère petite cuillère que j'aime. J'ai besoin d'un cahier niais à petits carreaux roses et d'un stylo bleu qui dérape hors de contrôle. J'ai besoin de ce qui manque en général aux débutants, l'inspiration, j'ai besoin d'une photographie de ton corps mais je n'ose pas te la demander, j'ai besoin d'un poète à côté de moi qui me guide et me rassure, j'ai besoin de mettre un point de temps en temps à la fin d'une phrase, des fois je mets une virgule sans savoir pourquoi, j'ai besoin d'espace et d'oxygène j'étouffe, je sens le briquet de l'âme qui clignote pour m'avertir d'un danger, j'ai besoin de me sentir grand comme quand j'étais petit pour pouvoir regarder debout sur des mains croisées par-dessus les lignes. Et c'est compliqué car je glisse et j'aurais besoin d'urgence d'un train et d'une gare à ma disposition et je n'ai pas ça sous la main, et je tombe, tant pis recommençons.

Pierre Lamarque

FROISSÉE

...ce rythme entre nous ce pas de danse au hasard inventé ...
...cultiver ses libertés celles d'ici et celles d'ailleurs mais surtout celles de l'intérieur...
...une chambre à soi ce peut-être la cabine d'un avion le wagon d'un train ou encore cette terrasse déserte au petit matin...
...quelque chose de vieux quelque chose de neuf quelque chose de bleu et cette tasse brisée...
...froissée entre ses mains la forme d'un oiseau il s'envole...
...un chat à travers les ombres au petit matin la brume l'emporte...
...le désert et les étoiles si seulement je trouvais les mots...
...éphémère et voluptueuse la bulle de savon comme le murmure...
...flamme où vas-tu reste allumée...

Alcina Ribeiro Hamdi

La page blanche

n°54

Octobre 2020

WEB lapageblanche.com
MAIL contact@lapageblanche.com
DIRECTION DE PUBLICATION Pierre Lamarque
DIRECTION DE RÉDACTION Constantin Pricop
RÉALISATION Mickaël Lapouge
ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO
Jean-Claude Bouchard, Marco Geoffroy, Charles Mangeney, Bertrand Naivin, Hippolyte Dupont, Valery Oisteanu, Lucienne Mc Kirdy, Xe M. Sánchez, Mykola Istyn, Sandrine Cerruti, Jora Gaya, Evgue-Riek Gevamagdala, Rafaël Bill Deville, Pierre Lamarque, Alcina Ribeiro Hamdi.

Dépôt légal : à parution / ISSN 1621-5265
La page blanche association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par la page blanche est soumise à autorisation